# PANÉGYRIQUE

DU VÉNÉRABLE PÈRE

## FRANÇOIS-PAUL-MARIE LIBERMANN

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE PRINCIPALE DE CAYENNE

LE 9 NOVEMBRE 1876


PAR Mgr A. EMONET

DE LA CONGRÉGATION

DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-COEUR-DE-MARIE

PRÉFET APOSTOLIQUE DE LA GUYANE FRANÇAISE



CAYENNE

IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT



MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
*Conseil général de la Guyane*

# PANÉGYRIQUE

DU VÉNÉRABLE PÈRE

## François-Paul-Marie LIBERMANN

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE PRINCIPALE DE CAYENNE

LE 9 NOVEMBRE 1876


PAR Mgr A. EMONET

DE LA CONGRÉGATION

DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-COEUR-DE-MARIE

PRÉFET APOSTOLIQUE DE LA GUYANE FRANÇAISE



CAYENNE

IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT



MANIOC.org

Bibliothèque Alexandre Franconie

Conseil général de la Guyane

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

# PANÉGYRIQUE

## DU VÉNÉRABLE PÈRE

## FRANÇOIS-PAUL-MARIE LIBERMANN.

Abneget semetipsum.... et sequatur me.
Qu'il se renonce et me suive (Math. XVI, 24.)

Mes frères,

Chez les grands serviteurs de Dieu, parmi de nombreuses vertus, toutes éclatantes, on voit d'ordinaire une vertu dominer les autres et les effacer en quelque sorte par la vivacité de son éclat ; c'est la vertu reine à laquelle toutes les autres font cortége. Dans le serviteur de Dieu François-Marie-Paul Libermann, d'ailleurs si admirable de zèle, de douceur, de charité, de prudence et de sagesse, la vertu dominante, la vertu de laquelle sont nées les autres et autour de laquelle elles ont gravité, c'est le renoncement. Aussi les paroles que j'ai prises pour texte n'ont pas été seulement la devise du P. Libermann et sa règle de conduite constante, mais le sceau qu'il a mis à toutes ses œuvres, mais le cachet qu'il a cherché à imprimer dans le cœur et sur le bras de ses enfants : *ut signaculum super cor, ut signaculum super brachium.*

Ce renoncement et cette abnégation, pratiqués jusqu'à l'héroïsme durant les premiers siècles de l'ère chétienne, ont établi les assises inébranlables sur lesquelles repose l'Église. Quelle différence entre la Rome des Césars et la Rome des chrétiens !

MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

La première, brillante, orgueilleuse, dominatrice, vivant au milieu des spectacles, immolant des peuples entiers à ses plaisirs et se parant de leur dépouilles opimes. La seconde, pauvre, persécutée, souterraine, vivant dans les privations et les angoisses, voyant des générations entières mourir au milieu des tortures les plus effroyables, sur les échafauds et dans les cirques. Eh bien ! qu'est-il arrivé ? Les corps des puissants de Rome, de ces Césars qui se faisait décerner les honneurs divins, ont été portés en terre où ils sont restés ; leurs trônes se sont écroulés ; leurs palais se sont abimés dans la boue, et leur mémoire n'a traversé les temps que pour être en exécration. Au contraire les corps des héros chrétiens si méprisés durant la vie, ont été relevés de dessous terre pour être placés sur les autels ; de superbes basiliques se sont dressées sur leurs tombeaux ; leur mémoire est en bénédiction à travers les âges, et le souvenir de leurs vertus est tout à la fois pour l'Église une gloire et une sauvegarde. Ce phénomène étonnant de l'abaissement de ceux qui s'élèvent et de l'anéantissement de leurs œuvres, de l'exaltation de ceux qui s'abaissent et de la glorification de leurs œuvres est constant et universel dans l'Église. Plus Dieu rencontre d'abaissement volontaire et d'abnégation dans l'un de ses serviteurs, plus il le remplit de ses dons, plus il se plait à l'exalter.

Mes frères, si en ce jour, comme cela eut lieu sur le Thabor, le Maître laisse tomber sur les disciples comme un rayon de gloire qui les oblige de s'écrier : heureux sommes-nous en ce jour d'être les enfants du Saint-Cœur-de-Marie, nous le devons à la pratique parfaite du renoncement par notre vénérable fondateur.

Qu'on l'examine au moment de sa conversion, durant sa préparation au sacerdoce et à la mission providentielle que Dieu lui avait préparée où au milieu des œuvres qui furent l'objet de cette mission, on verra qu'il n'a pu faire un pas dans la voie où Dieu l'appelait sans passer par les épreuves sanglantes d'un renoncement peu ordinaire, même parmi les saints. Il a suivi Jésus-Christ en se renonçant, telle sera la substance de l'éloge que je me propose de consacrer à la mémoire du vénérable serviteur de Dieu François-Marie-Paul Libermann, fondateur de la congrégation du Saint-Cœur-de-Marie et premier supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur-de-Marie.

Mes chers coopérateurs,

En venant si nombreux assister à ces solennités d'actions de grâces, vous n'êtes pas seulement venus vous associer à nos joies et à notre bonheur, vous êtes venus prendre votre part légitime de gloire et d'allégresse. Car, vous aussi, bien qu'à des titres différents, vous êtes les fils du P. Libermann. Prenez donc de cette fête la part égale qui vous revient, et, tous ensemble, remercions les autorités et la population de Cayenne de leur empressement à grandir une solennité si consolante pour nous.

## I.

François-Marie-Paul Libermann fut le cinquième fils d'un rabbin d'Alsace, Lazare Libermann. Sa mère se nommait Lia-Suzanne Haller. A sa naissance, qui eut lieu le 12 avril 1804, il reçut le nom de Jacob. Sa famille, sans être opulente, avait sa part dans la situation florissante où se trouvaient les juifs d'Alsace au commencement de ce siècle. Son père, pour se faire un rang parmi les rabbins éminents que comptait alors cette province, dût avoir un mérite peu vulgaire. Le poste qu'il occupait à Saverne, et auquel il était parvenu rapidement, était des plus honorables aux yeux de la synagogue. Avec son fils aîné, c'était sur le jeune Jacob qu'il fondait ses plus légitimes espérances.

Comme le fait remarquer l'auteur de sa vie, le nom de Jacob donné à celui dont nous faisons l'éloge, aurait bien pu, comme autrefois, se changer en celui d'Israël, car il fut toute sa vie l'homme de la lutte et de la souffrance. Des infirmités précoces, les persécutions de ses camarades encouragées par une timidité trop résignée, des traitements d'une inhumanité à peine croyable, exercés par un premier maître brutal, imprimèrent de bonne heure sur cette âme privilégiée le sceau de la souffrance.

A l'âge de 13 ans, il remplit les formalités qui accompagnent l'entrée solennelle et légale dans la synagogue. A partir de ce moment, comme Saint-Paul avant sa conversion, il poussa l'observance de la loi et des traditions juives plus loin qu'aucun des contemporains de son âge, et, plus d'une fois, pour demeurer fidèle à ces observances, il dût affronter les railleries les plus piquantes de jeunes israëlites moins scrupuleux que lui, et fouler aux pieds le respect humain avec un courage au-dessus de son âge.

Voilà comment Jacob savait déjà se renoncer et s'immoler pour une religion dont il va bientôt éprouver le vide, et qui élèvera dans son âme des doutes d'autant plus profonds qu'il l'étudie avec plus d'ardeur et de sagacité. Il ne tardera pas en effet à sentir s'ébranler en lui toutes les croyances religieuses qu'il avait jusque-là professées de bonne foi. Il était alors à Metz, livré à l'étude stérile et laborieuse du Thalmud. Obéissant à je ne sais quelle impulsion vague, il dérobait à une étude qu'il commençait à prendre en dégoût tout ce qu'il pouvait d'instants pour les consacrer en secret à l'étude des langues française et latine. Ces études secrètes lui valurent la disgrâce de ses maîtres et jetèrent dans l'âme de son père des défiances que le jeune étudiant ne parvint à dissiper qu'après avoir passé par les plus rudes épreuves et avoir été, comme il le déclare lui-même, visiblement assisté d'en haut.

Les épreuves auxquelles il venait de soumettre son fils ayant dissipé toutes ses inquiétudes, le vieux rabbin lui permit d'aller continuer ses études à Paris. Ce fut là que Jacob put contempler le bonheur dont jouissait son frère aîné devenu catholique avec toute sa famille, et qu'il se trouva en rapport avec plusieurs autres juifs de distinction nouvellement convertis. Ces relations contribuèrent assurément à augmenter les luttes intérieures auxquelles il était livré depuis quelque temps, luttes qui mirent son âme à bout. Il avait beau se raidir dans l'obstination d'un fanatisme exalté, il passait tour à tour de la croyance au doute, de l'indifférence à une incrédulité complète, cherchant en vain à retirer de ces ruines quelques débris de ses convictions détruites. Ces luttes l'amenèrent, comme malgré lui, à connaître la vérité.

Le jeune Jacob n'ignore point quelles seront pour lui les conséquences de sa conversion au catholicisme. Il connaît le fanatisme de son père, il connaît la force de ses préjugés et la violence de sa haine contre les chrétiens. Pour lui, déserter la synagogue, c'est sacrifier à la fois son patrimoine et son avenir, sacrifier la tendresse et l'amour de ses parents, briser tous les liens les plus doux de la famille.

Quelle décision va-t-il prendre à ce moment de lutte suprême où sont engagés, d'une part, tous les intérêts de la chair et du sang, de l'autre, tous les intérêts de la conscience et du devoir ? Quelle décision va-t-il prendre à ce moment où se trouvent en présence, d'un côté, les traditions vingt fois séculaires de sa famille, de sa nation, et de l'autre, les exigences

d'une religion qu'il ne connaît que d'hier, religion magnifique en promesses dans l'avenir, il est vrai, mais ne lui offrant, pour le présent, d'autre perspective que les humiliations et la croix. La circonstance est assurément grave et solennelle au plus haut point. La main du jeune néophyte est à la poignée de ce glaive qui a la vertu de pénétrer jusqu'au plus intime de l'âme et d'en opérer la division. Va-t-il lever ce glaive de séparation ? va-t-il rompre d'un seul coup tous les liens de la nature et se fermer pour jamais la route fleurie qu'ont ouverte devant lui vingt années de labeurs et de sacrifices ?

La lumière d'en haut a brillé dans son intérieur. A travers les humiliations de la vie du Sauveur et les opprobres de sa passion, à travers ces ignominies qui ont été et sont encore un scandale pour les Juifs, il a entrevu les divines amabilités du Dieu des chrétiens, il a entrevu un rayon de la gloire réservée à ceux qui le suivent. Il a saisi l'économie, divinement amoureuse du mystère de l'incarnation. Il a compris que s'attacher à Jésus-Christ est un devoir rigoureux de conscience, il ne saurait plus hésiter. Son âme sensible et aimante va être broyée. Qu'importe? Pour lui, le devoir prime tout. Mes frères, ne vous sentez-vous pas pris d'admiration et comme fascinés à la vue de ce jeune homme de vingt-deux ans, qui laisse là patrimoine, famille, avenir, qui accepte le mépris, la pauvreté, la mendicité, toutes sortes d'humiliations pour obéir à sa conscience, pour accomplir un devoir ? Oui, mes frères, vos cœurs sont touchés et s'ouvrent à l'admiration en présence d'un tel spectacle. C'est qu'en effet il y a de l'héroïsme dans une telle conduite, il y a l'héroïsme qui caractérise les grandes âmes dont le passage en ce monde fait époque, il y a l'héroïsme qui caractérise les saints. O sainte abnégation, que tes charmes ont de puissance pour imposer de tels sacrifices ! que tu es belle, pratiquée avec cette sincérité et dans de telles proportions !

## II.

Notre jeune néophyte avait reçu le baptême et fait la première communion la veille de Noël 1826. « Je ne puis assez admirer, « disait-il plus tard, le changement merveilleux qui s'opéra en « moi au moment où l'eau du baptême coula sur mon front. « Je devins véritablement un homme nouveau. Toutes mes in- « certitudes, mes craintes tombèrent subitement, je me sentis

« une force et un courage invincibles pour pratiquer la loi « chrétienne.... je la pratiquai de bon cœur et avec joie. » Cependant Dieu ne permit pas que ses premiers moments, si doux, si fervents, fussent sans mélange de douleurs. Son père, au comble du désespoir, ne cessait de lui écrire des lettres où les supplications se mêlaient aux menaces, les reproches aux injures, les malédictions aux blasphèmes. Longtemps après, le seul témoin de ces correspondances déclarait ne pouvoir se rappeler sans horreur les lettres du rabbin furieux. Qui pourra dire tout ce qu'il y a de pénible dans ces luttes que l'on soutient avec ce qu'on a de plus cher au monde?

Le nouveau converti profita du combat douloureux qu'il avait à soutenir contre son père pour exercer un apostolat actif auprès des siens. Il eut la consolation de voir ses six frères le précéder ou le suivre dans le catholicisme, mais il ne put jamais triompher de l'obstination de son père et de ses deux sœurs. Pourtant, que de prières, que de larmes, que de pénitences il avait offertes pour des âmes qui lui étaient si chères. Cette impuissance de la prière du juste, dans certains cas, et alors qu'il désire le plus être exaucé, est un mystère insondable. Je ne sais pas si, de tous les actes de renoncement, celui qui consiste à imposer silence à la raison et à se résigner en pareille occurence, n'est pas en même temps le plus crucifiant et le plus méritoire.

N'ayant plus qu'à s'humilier et à se résigner, il le fit.

Malgré l'état de dénûment et d'abandon où il se trouvait après sa conversion, M. Libermann aurait pu encore se frayer une route honorable dans le monde, et parvenir à quelque position élevée. Ses admirables qualités de grâce et de nature, cette espèce de prestige qui s'attache, même aux yeux du monde, à celui qui a tout sacrifié pour obéir à une conviction religieuse, tout cela aurait pu lui ménager quelque protecteur puissant et dévoué. Mais non, prédestiné à être l'homme du renoncement, la Providence continue à l'entraîner dans les voies mystérieuses de l'abnégation. Elle le pousse à entrer dans un séminaire où, selon l'ordre ordinaire des choses, il servira son Dieu dans l'obscurité et l'oubli, et d'où il ne sortira que pour se livrer à une vie de fatigues et de sacrifices ignorés.

Une année à peine s'était écoulée depuis sa conversion quand il entra au séminaire de Saint-Sulpice. On ne saurait dire la joie qu'il éprouva en voyant s'ouvrir devant lui les portes de cette sainte maison. « C'est une des grandes miséricordes

« de Dieu sur l'Église de France, a dit un célèbre écrivain de « nos jours, d'avoir suscité au milieu d'elle ces pieux éducateurs « de la jeunesse sacerdotale. Jamais l'idée du prêtre, homme « de devoir et de sacrifice, n'a été mieux comprise que par « l'illustre compagnie héritière du nom et de l'esprit du véné- « rable M. Olier. Née du grand siècle, elle en a conservé la « forte simplicité et cet amour de la règle qui soutient les « hommes et fait durer les institutions. Nourrie des doctrines « d'un mystique profond, elle sait néanmoins se préserver de « tout excès dans la direction des âmes, cherchant avant tout « la perfection dans la fidélité au devoir et ne demandant à la « nature humaine que ce qu'elle peut donner. C'est à cette di- « rection sage et ferme que nous devons en grande partie un « clergé respectable entre tous, appliqué à son ministère, pou- « vant traverser toutes les révolutions sans se laisser entamer « par aucune, aussi peu accessible aux menaces d'en haut « qu'aux excitations d'en bas, et n'ayant d'autre ambition que « de servir Dieu et les âmes dans le cours d'une vie restée pure « et sans reproche. » (1)

Mais quoi, mes frères, voyez-vous ce jeune clerc frappé presqu'au seuil de son noviciat lévitique, terrassé par cette maladie redoutable et mystérieuse désignée chez les anciens sous le nom de *morbus sacer et major* et que le langage vulgaire appelle encore haut-mal ; maladie vraiment redoutable, car elle n'épargne rien de ce qui constitue l'être humain. En effet, après avoir bouleversé tout l'organisme, elle ne tarde pas à amoindrir les facultés mentales, et, bien souvent, elle a conduit plus rapidement à la mort intellectuelle qu'elle n'a consommé la mort naturelle. Maladie plus redoutable encore pour M. Libermann dans les circonstances où il se trouve, car, en lui fermant l'entrée du sanctuaire, elle détruit toutes les espérances qui lui restent en ce monde. De tels événements jettent les âmes vulgaires dans un état voisin du désespoir. Il n'en sera pas ainsi pour l'homme du renoncement et du sacrifice. Pour obéir au bon plaisir de Celui qui l'a appelé à la lumière, il fait aussi volontiers le sacrifice de son avenir sacerdotal qu'il a fait le sacrifice de son avenir dans le monde ; il fait aussi volontiers le sacrifice de son corps et de son esprit qu'il a fait le sacrifice de son patrimoine. Tout en reconnaissant avec le patriarche de l'Idumée que la main de Dieu l'a frappé rudement : *Quia manus*

(1) Mgr Freppel.

*Domini tetigit me,* il s'écrie avec autant de sérénité, de paix et d'abandon : *Sicut placuit Deo, ita factum est,* le bon plaisir de Dieu a décidé de tout ce qui arrive : *sit nomen ejus benedictum,* qu'il lui en advienne louange et bénédiction !

Le médecin qui soigne M. Libermann ne comprend rien à ce calme qu'il garde au milieu des crises les plus effroyables. « Qu'est-ce donc que M. Libermann ? s'écrie-t-il, je sais les « ravages que ces crises produisent dans tout l'organisme et « jusqu'au fond de l'âme, et je trouve M. Libermann tranquille « et presque heureux. C'est donc un saint ou un ange ? » Ah ! le beau témoignage de la part d'un médecin !

Et pourtant, en voyant se fermer devant lui les portes du sanctuaire, il est réduit, pour vivre, à se contenter d'un modeste emploi que lui offre la charité compatissante de ses maîtres.

Telles sont les dures extrémités auxquelles a été réduit M. Libermann, tels sont les excès de pauvreté, d'abaissement, d'humiliation qu'il a rencontrés en obéissant à l'appel de Dieu. Que reste-t-il pour l'avenir à ce déshérité des biens paternels, à ce banni du sanctuaire de la famille ? que reste-t-il à cette victime de la maladie la plus terrible tout à la fois et la plus humiliante ? Que lui reste-t-il, quand il n'a plus où reposer sa tête, où porter ses espérances ? Hélas ! toutes ses ressources sont dans la compassion et la pitié qu'inspirera son triste sort : tous ses trésors sont dans cette Providence qui se plait à l'anéantir.

Encore si M. Libermann pouvait trouver une sorte de compensation à tant de détresses dans ses ardentes aspirations vers le sacerdoce, dans ses projets d'apostolat, de régénération. Mais non, tous ses projets se trouvent confondus et toutes ses aspirations péniblement comprimées par une maladie qui lui ferme à tout jamais l'entrée du sacerdoce. S'il continue à caresser la pensée d'une mission providentielle, cela ne servira qu'à justifier, au moins en apparence, les défiances, les oppositions et jusqu'aux sarcasmes dont il sera l'objet. Ce n'est donc pas assez pour lui de traîner un corps misérable, frappé de stigmates humiliants, il faut encore qu'il porte dans son âme désolée les stigmates du mépris.

Mais du moins, trouvera-t-il cette compensation dans les suavités du commerce avec Dieu et dans les extases de l'oraison ? Sans doute, mes frères, Dieu n'a point refusé totalement à son serviteur ces grâces consolantes qui faisaient surabonder de joie le grand apôtre au milieu de ses tribulations. Mais nous

savons aussi qu'à cette époque, il fut soumis à des épreuves intérieures effrayantes. Dieu semblait s'être retiré du sanctuaire intime de son âme et l'avoir livré à toute la colère de Satan. Ces délaissements produisirent dans sa pauvre âme un vide immense et d'étranges obscurités qui l'obligèrent longtemps à lutter corps à corps avec le plus accablant désespoir. O mon Dieu, pouvait-il s'écrier avec Job : *mirabiliter me crucias*, vous êtes vraiment habile à me tourmenter. Je vous le demande, où trouver un homme dont on puisse dire avec plus de vérité, qu'il n'a plus rien, qu'il n'est plus rien et qu'il n'est plus bon à rien ?

Qu'y a-t-il d'étonnant dès lors si ses amis perdent confiance et l'abandonnent. Humainement parlant, tout n'est-il pas désespéré ? *Cum infirmor, tunc potens sum.* Quand je suis faible, c'est alors que je deviens fort, a dit le grand apôtre. L'homme providentiel puise sa force dans l'excès même de ses infirmités, et c'est précisément quand tout semble perdu aux yeux des hommes que le moment de Dieu est arrivé. Pour accomplir la régénération du monde, Jésus-Christ a voulu passer par les abaissements et les opprobres de la croix. Pour s'employer avec fruit auprès des âmes les plus infirmes et les plus délaissées, pour travailler avec succès à la régénération de la race la plus abaissée, la plus déshéritée, ne fallait-il pas que M. Libermann eût passé par le creuset des souffrances et des tribulations ? ne fallait-il pas qu'il eût connu toute souffrance, toute douleur, toute infirmité ? ne fallait-il pas qu'il eût chargé toutes les croix sur ses épaules ?

Quand toute ressource humaine lui aura échappé, quand l'anéantissement de l'homme aura été complet, c'est alors que sera venu le moment de Dieu, c'est alors que le travail providentiel de la grâce se manifestera au grand jour.

En attendant, et sans qu'il puisse songer à s'en glorifier ni à en calculer les heureuses conséquences, M. Libermann, poussé par l'esprit d'en haut, entreprend un genre d'apostolat bien rare dans l'histoire de l'Église, et, en apparence, hérissé de mille difficultés. Dans cette maison de Saint-Sulpice où, de tous les points de la France, se donne rendez-vous l'élite de la jeunesse sacerdotale, dans cette maison de Saint-Sulpice, où sont réunis tous les talents et tous les dévouements, M. Libermann ose élever la voix, il commence hardiment l'apologie du renoncement parfait, et organise à son profit une croisade active. Y pensez-vous, imprudent lévite ? Où est votre prestige ? Vous n'avez pas le

prestige de la science. Sous ce rapport, vous êtes inférieur au grand nombre de ceux qui vous entourent ; vous n'avez pas le prestige de la fortune, vous n'êtes qu'un pauvre déshérité ; vous n'avez pas même le prestige d'un séminariste ordinaire, puisque vous avez perdu le droit de frapper à la porte du sanctuaire comme vous avez perdu le droit de frapper à la porte de la maison paternelle. C'est vrai, M. Libermann est sans prestige, et il ne réclame d'autre droit que celui du mépris et de la pitié ; mais Dieu qui est avec lui, communiquera à la parole enflammée et convaincue de son serviteur une vertu si pénétrante, il fera rayonner autour de lui une influence tellement irrésistible que M. Libermann gagnera jusqu'à ses maîtres à la cause du renoncement parfait organisé.

Sous l'influence de cet apostolat, la ferveur acquiert un développement égal à celui des plus beaux jours de Saint-Sulpice. Nombre de diocèses en France en recueillent les fruits consolants, et M. Libermann, bien à son insu, avait ainsi préparé à la future société du Saint-Cœur-de-Marie ses plus vaillants apôtres, et, dans toute la France, des amis dévoués et des protecteurs à la nouvelle société. *Mirabilis Deus in sanctis suis,* Dieu est vraiment admirable dans la conduite qu'il tient à l'égard de ses saints.

Je n'ai pas le temps de suivre M. Libermann à Rennes où, après avoir été formé à l'école de M. Olier aux mâles vertus sacerdotales et apostoliques, il vient demander au Cœur de Jésus, avec le P. Eudes, les secrets de la vie contemplative. Je n'ai pas le temps non plus de le suivre à Rome, où le départ de M. de la Brunière lui enlève son dernier appui. Nous l'aurions vu avec attendrissement, au milieu des pauvres, mendiant son pain à la porte des couvents ; nous l'aurions contemplé avec ravissement dans cette pauvre mansarde où il élabore les règlements provisoires de la société du Saint-Cœur-de-Marie et d'où est sorti le précieux trésor du commentaire sur Saint-Jean. De là, nous l'aurions accompagné jusqu'à Lorette, où l'attendait une main providentielle et miraculeuse, après qu'il eût répandu lui-même sur sa route une vertu miraculeuse.

Il y a assez longtemps que Dieu promène son serviteur à travers le désert des épreuves. Il l'a fait passer par toutes les douleurs et l'a fait descendre au fond de tous les abîmes. Il est temps qu'il l'introduise dans la terre promise de sa mission providentielle ; il est temps qu'elle s'écroule cette muraille qui s'est

dressée devant lui, plus indestructible que les ramparts de Jéricho. O mon Dieu, soyez béni, votre serviteur est aux pieds du mur et il attend qu'il tombe, et voilà que votre droite le renverse soudain ! La maladie incurable s'est évanouie, les portes du sanctuaire se sont rouvertes devant le lévite, et Rome ! si longtemps silencieuse, encourage M. Libermann dans ses desseins apostoliques et loue hautement son projet de constitution. *Gratias Deo* : louanges à jamais au Très-Haut !

## III.

Ma tâche est à peu près achevée. Nous sommes arrivés au moment où le P. Libermann, entièrement guéri d'une maladie réputée incurable et admis au sacerdoce, vient de fonder la société du Saint-Cœur-de-Marie. Elle ne comptait pas six années d'existence quand je vins moi-même solliciter la faveur d'en faire partie. Il me sierait mal d'en parler longuement. J'ai pu voir combien furent pénibles et laborieux les premiers moments de son existence. Je fus le témoin de quelques-unes de ces grandes épreuves qui eussent découragé tout homme moins habile que le P. Libermann dans l'art de découvrir les plans divins, moins façonné au renoncement et moins habitué à compter d'autant plus fermement sur le secours d'en haut que tout semble humainement plus désespéré. Que de fois la petite société en fut réduite à ces dures extrémités où la sagesse humaine eût déclaré la dissolution urgente. Oh oui, sans l'héroïque abandon du P. Libermann entre les mains de Dieu, il y a longtemps que nous ne serions plus.

La mission d'Afrique ne fut pas la moindre des épreuves du P. Libermann et de la société naissante. A plusieurs reprises, des missionnaires, en grand nombre, furent envoyés sur les côtes occidentales de cette vaste contrée, et chaque fois, après quelques mois, il ne restait plus que l'un ou l'autre survivant. Ce qu'il y a de surprenant et ce qui fait bien voir qu'il entrait dans les desseins de Dieu que le P. Libermann ne comptât jamais sur les hommes, c'est que des 30 missionnaires morts dès les premières années sur ce sol inhospitalier, le grand nombre était d'un mérite peu ordinaire en fait de talents, de science et de vertu. L'homme de Dieu avait pu dire avec raison : « L'Afrique a dévoré mes meilleurs missionnaires. » C'est sans doute à cette circonstance, jointe au malheureux sort de ses peuples, que

l'Afrique dût cette prédilection que le P. Libermann a toujours eue pour elle. La mère n'aime-t-elle pas avec plus de force et de tendresse l'enfant qui lui a coûté le plus de douleurs et qui a mis ses jours en péril?

Le P. Libermann, je le dis sans prévenir en quoi que ce soit le jugement définitif de l'Église, le P. Libermann était un saint. Voilà pourquoi, plus on le fréquentait, plus on l'admirait. En fréquentant les hommes célèbres par leurs qualités naturelles plutôt que par leurs qualités surnaturelles, on découvre leurs défauts et ils perdent de leurs prestige en raison de la plus grande connaissance que l'on a d'eux. Il n'en est pas de même des grands saints. Ils sont tellement au-dessus de tout ce qui est humain, que plus on les connaît, plus on admire la sublimité de leurs vertus. Telle est l'impression constante qu'a produite le P. Libermann, non-seulement dans les rangs du sacerdoce et dans les cercles d'hommes pieux, mais dans les sphères officielles, mais dans les régions ministérielles, mais jusque dans les officines de l'impiété, car, dans la mission providentielle qu'il a eue à remplir, le P. Libermann a touché à toutes les âmes.

J'ai connu personnellement cet homme. J'ai vécu six années avec lui. Ma main a touché la main de ce saint, mon cœur a reposé sur son cœur, mes oreilles ont entendu ses ardentes et suaves exhortations. Que de fois, dans le temple du Seigneur, j'ai passé mon temps à considérer ce visage où se réflétait un recueillement séraphique, et sur lequel erraient les flammes d'un amour dévorant. En le contemplant, j'éprouvais ce qu'éprouvèrent les pélerins d'Emmaüs dans la société de Jésus ressucité, mon cœur s'enflammait et devenait brûlant sans que je susse pourquoi. Que de fois aussi, j'avais pratiqué ce que j'ai été si heureux de lire plus tard dans sa vie: Quand je voulais me figurer Jésus sur la terre, je me figurais ce cher supérieur. Il n'y a pas un quart de siècle qu'il est mort. Sa mémoire, les souvenirs de sa vie sont vivants partout. Eh bien! je défie n'importe quel homme qui l'ait connu, ami ou ennemi de la religion, grand ou petit, savant ou ignorant; oui, je mets au défi tous ceux qui l'ont connu de citer, je ne dirai pas un défaut, mais un acte de surprise portant l'empreinte de la faiblesse humaine. Alors, j'étais jeune et j'avais peu d'expérience; aujourd'hui, je connais mieux les hommes et la faiblesse humaine. Eh bien, en reportant mes souvenirs à 30 années, je me demande comment il est possible de voir passer sur la terre un homme comme j'ai connu

le P. Libermann. *Mirabilis Deus in sanctis suis.* Ah ! c'est que Dieu est et sera toujours admirable dans ses saints.

En terminant, je ne puis m'empêcher de laisser se produire au dehors les vœux que forme mon cœur. O mon Dieu, continuez à exalter votre serviteur, et environnez de gloire l'obscurité de son tombeau ! Très-saint Père, achevez votre œuvre ; donnez pour protecteur aux tributs dispersées d'Israël, celui qui, à l'appel de votre voix, est sorti de leurs rangs afin de porter, nouveau Saül, jusqu'aux extrémités du monde, la gloire de votre nom. Donnez à l'immense Afrique et à ses innombrables peuples, donnez-leur pour patron celui qui a pu dire, durant sa vie : « Mon cœur est à l'Afrique » et qui, dans les étreintes de la mort, balbutiait encore : « L'Afrique !!... la Guinée !!... » donnez au clergé de France et du monde un nouveau modèle et un nouveau protecteur dans celui qui n'a cessé, durant la vie, d'exciter, par sa parole enflammée, les lévites et les prêtres au zèle par le renoncement et le sacrifice. Donnez enfin à la plus petite, à la dernière venue des sociétés religieuses dans l'Eglise, donnez-lui pour avocat et pour protecteur celui qu'elle a eu pour père.

En attendant, puissions-nous, héritiers et gardiens fidèles de l'esprit de notre fondateur, marcher comme lui en ne regardant que le Ciel ! Puissions-nous porter partout cet esprit de paix et de charité qui est le fruit du renoncement, et qui ne tient nul compte des traverses et des oppositions, des fatigues et des sacrifices, qui ne pactise jamais avec le monde sans le heurter, qui fait le bien, non pour gagner des applaudissements, mais par conscience et par amour pour Celui qui est la source de l'esprit apostolique comme il est l'auteur de tout bien !

Et vous, mes frères, vous aussi, vous avez à pratiquer votre part de renoncement parce que, vous aussi, vous devez marcher à la suite de Jésus dans le temps afin de le rencontrer souriant et glorieux aux portes de l'éternité. Voulez-vous ne jamais faillir au renoncement chrétien dans les choses essentielles et de rigoureuse obligation, étayez votre renoncement sur l'appui inébranlable d'une ferme espérance et d'un amoureux abandon.

L'espérance, c'est la seule chose qui puisse nous faire aimer une vie aussi misérable. L'espérance, elle transforme la vallée de larmes en parvis célestes.

Ah ! mes frères, quand, cheminant sur la rude voie du pèlerinage de la terre, je suis brisé de fatigues et à bout de forces,

je me sens refaire par cette seule pensée que le jour n'est pas éloigné où j'aurai, pour me reposer, une éternité tout entière.

Quand les chagrins et les malheurs sont venus coup sur coup broyer ma pauvre âme, la jeter à bas et la saturer de dégoûts, elle se relève soudain en songeant qu'un jour mauvais n'est qu'un jour, qu'il aura son soir comme il a eu son matin, que même une longue série de jours mauvais ne constitue qu'un temps limité au delà duquel habitent la paix, la joie, la consolation, les transports d'un bonheur sans fin.

Quand la pauvreté et la maladie ont fait de moi, suivant l'expression énergique de l'apôtre, le rebut et la balayure du monde, n'est-ce pas une immense consolation alors de savoir que le mépris et les privations d'aujourd'hui se convertiront demain en richesses impérissables, en éternelles distinctions, de savoir que les humiliations d'aujourd'hui se convertiront demain en un poids immense de gloire ?

Et si la calomnie vient faire brèche à mon honneur que j'estime plus que la vie, qu'est-ce qui me consolerait si je n'avais la certitude de voir se lever bientôt le jour où toute justice sera rendue ?

Va, frère bien-aimé, cours dans la voie où, à la suite du vénérable Libermann, te guide la sainte espérance, et songe quel est le Dieu que tu sers. N'est-ce pas un Dieu infini en sainteté ? Quelles bornes oseras-tu dès lors assigner à tes louanges, à tes bénédictions ? N'est-ce pas un Dieu infiniment bon, infiniment miséricordieux ? Penses-tu après cela qu'elles doivent jamais tarir en ton âme les sources de la reconnaissance et de l'amour ? N'est-ce pas un Dieu infiniment grand ? Va donc d'humiliations en humiliations, descends d'abaissements en abaissements, et dis-moi si jamais tu as trouvé les limites au delà desquelles tu ne puisses et ne doives t'abaisser encore. Le pécheur acquiert-il jamais le droit de sécher ses larmes, d'adoucir ses regrets, d'ôter quelque chose à la rigueur de ses pénitences ?

O mon Dieu, conduisez-nous, conduisez-nous, par quelle voie il vous plaira, mais qu'elle nous amène à vous posséder éternellement. Amen.